

Du Guillet, Pernette. Rymes de gentile, et vertueuse dame D. Pernette Du Guillet. 1999.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

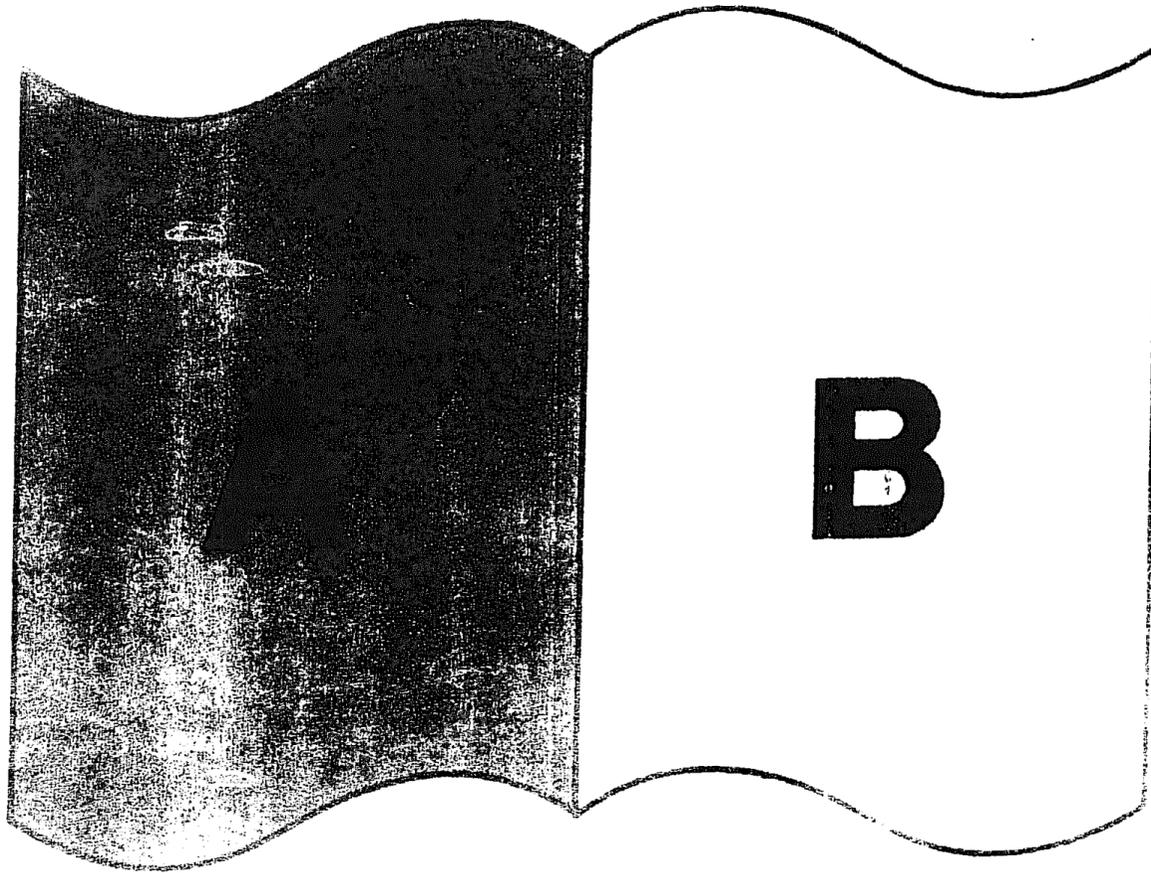
\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).



**VALABLE POUR TOUT OU PARTIE DU DOCUMENT**

355921

# RYMES DE

## GENTILE, ET

### VERTVEVSE DAME

D. PERNETTE DV

GVILLET LYON-

NOISE.

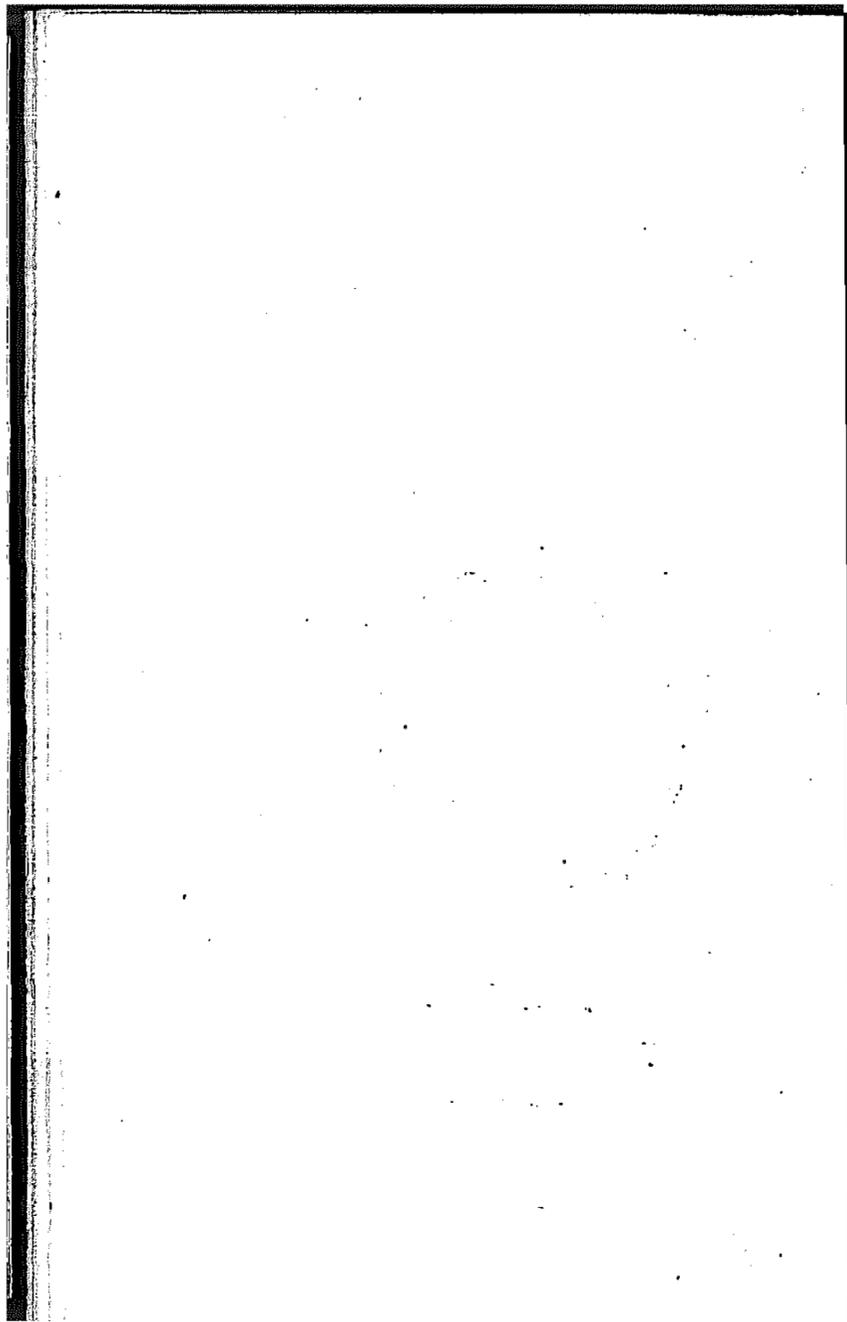


1558.

A LYON,  
Par Iean de Tournes.

1545.





# A N T O I N E D V

M O V L I N A V X D A -  
M E S L Y O N -  
N O I S E S

8.



**C** O M M E ainsi soit que l'inclination, laquelle naturellement nous auons a noz semblables, nous face esmouuoir selon le bon, ou mauuais accident aduenu a ceulx de nostre complexion, ie ne doubteray point que la plus part de vous, Dames vertueuses, ne soit assés marrie de soy mesmes du trespass de celle vertueuse, gentile, & toute spirituelle Dame D. Pernette du Guillet, sans d'auantage par ce petit recueil sien vous renouueller la douleur, qui encor vous saingne au cueur (mesmement a vous, qui de plus priuee frequetation l'auex congneue) pour l'oultrage fait n' à guieres par la Mort a elle & a vous, comme enuyeuse de nostre bien. Mais les instantes, & affectionnées remonstrances de son dolent mary m' ont persuadé, comme luy, a vous vouloir plus tost desplaire pour vn peu, vous renouuellant vostre particulier regret, que de vouloir generalement priuer toutes celles, qui ne la congneurent onc de face, de ce

a 2 petit

petit amas de rymes, lesquelles elle nous laissa pour  
 tesmoingnage de la d'exterité de son diuin esprit, &  
 lequel, en le lisant, sera suffisant (i'en suis tout assen-  
 ré) de la faire regretter non seulement a ses accoin-  
 tées, mais aussi a toutes personnes de vertu avec vne  
 perpetuelle hayne contre la Mort, qui nous a priuez  
 de la consummation, que par cest heureux commen-  
 cement la felicité de son celeste engin nous promet-  
 toit. Car, veu le peu de temps, que les Cieux l'ont  
 laissée entre nous, il est quasi incroyable comme elle à  
 peu auoir le loysir, ie ne dy seulement de se rendre si  
 parfaictement assurée en tous instrumentz musi-  
 quaulx, soit au Luth, Espinette, & autres, lesquels  
 de soy requierent vne bien longue vie a se y rendre  
 parfaictz, comme elle estoit, & tellement, que la  
 promptitude, qu'elle y auoit, donnoit cause d'esbahis-  
 sement aux plus experimentez; mais encores a si  
 bien dispencer le reste de ses bonnes heures, quelle  
 l'aye employé a toutes bonnes lettres, par lesquelles  
 elle auoit eu premierement entiere & familiere con-  
 gnoissance des plus louables vulgaires (oultre le sien)  
 comme du Thuscan, & Castillan, tant, que sa plume  
 en pouuoit faire foy: & apres auoit ià bien auant  
 passé les rudimentz de la langue Latine aspirant a  
 la Grecque (si la Lampe de sa vie eust peu veiller  
 iusques

5

iusques au soir de son eage) quand les Cieux nous en-  
uiantz tel heur la nous rauirent, ô Dames Lyonnai-  
ses, pour vous laisser acheuer ce, qu'elle auoit si heu-  
reusement commencé: c'est a sçauoir de vous excerci-  
ter, comme elle, a la vertu, & tellement, que, si par  
ce sien petit passetemps elle vous à monstré le che-  
min a bien, vous la puissiez si glorieusement ensuy-  
ure, que la memoire de vous puisse testifier a la poste-  
rité de la docilité & viuacité des bons espritz,  
qu'en tous artz, ce Climat Lyonnais à tousiours pro-  
duict en tous sexes, voire assés plus copieusement, que  
guere autre, que lon sache. Qui est la cause, qui m'à  
meu, entre les autres persuasions, a vous communi-  
quer ce peu de commencement, que son affectionné  
mary à trouué parmi ses brouillars en assés poure or-  
dre, comme celle, qui n'estimoit sa facture estre en-  
cor digne de lumiere iusques a ce, que le temps la luy  
eust par frequent estude & estendue, & lymée. Et  
pource en la mesme sorte que luy, & moy auons trou-  
ué Epygrammes, Chançons, & autres diuerses ma-  
tieres de diuers lieux, & plusieurs papiers confusé-  
ment extraictz, les vous auons icy, quasi comme  
pour copie, mis en euidence, tant pour satisfaire a  
ceulx, a qui priuément en maintes bonnes compai-  
gnies elle les recitoit a propos, comme la plus part  
a 3 faictz

faictz a leur occasion, que aussi pour ne vouloir perdre soubz silêce d'eternel oubly chose, qui vous peust non seulement recreer, mais faire honneur a vous, Dames Lyonnoises, & vous faire priser en maintes contrees toutes les fois, que ces petites, & louables ieunesses siennes seront en grande admiration leues de tous. Et quand ce ne seroit, quelles pourront inciter quelcune de vous, ou d'ailleurs, & l'animer aux lettres, pour participer de ce grand & immortel los, que les Dames d'Italie se sont auiourdhuy acquis, & tellement, que par leurs diuins escriptz elles ternissent le lustre de maintz hommes doctz, & comme en France semblablement tant de honnestes & vertueuses Dames, & Damoiselles s'y adonnent avec vne grande expectation de leur perpetuelle renommée au grand honneur, & louange de tout ce Royaume: & quand ce ne seroit (rediray ie) que pour toutes ces iustes, & louables occasions, ne deurois ie estre iugé ingrat, & outrageux a vous toutes, si, ayant cecy entre mains, ie vous eusse celé ce petit esguillon de vous poulsier a plus hault bien en perpetuelle recommandation de vostre renommee? Certainement il n'est celuy (pour depraué iugement, qu'il aye) qui ne m'en d'eust a bonne occasion blasmer, comme larron de l'honneur, & publique louange de  
vostre

7

voſtre ſexe. Et ſi d'auanture ſe trouue quelque bi-  
gerre cerneau (comme communement la vertu ne va  
iamais ſeule ſans enuie) qui vueille prendre cecy en  
mauluaſe part, pour n'en ſçauoir autant faire, n'y en  
approcher cent lieues pres, ie vous ſupply croire, que  
route perſonne de bon, & ſain entendement ſçait tres  
bien, que, tout ainſi que naturellement chaſcun de ſoy  
iuge les autres, les bons, comme vous, Dames bonnes,  
& vertueuſes, feront touſiours bien leur prouffit en  
tout, & par tout: car il n'eſt ſi petite, ne ſi meſchante  
choſe, dont on ne puiſſe tirer quelque peu de bien, &  
vtilité, qui l'y voudra chercher, & le prendre en  
bonne intention. Et pource, quand vous orrez detra-  
cter l'enuie pour vous deſcourager, & d'eſtourner de  
bien faire, ſouuienne vous, qu'il fault neceſſaire-  
ment: que les Aſnes voiſent touſiours a  
leurs chardons, & a Dieu mes Da-  
mes, en grace de qui i'ay mieulx  
aymé deſplaire aux ma-  
lingz, que, en leur  
complaiſant,  
vous  
faire tort.

De Lyon ce XIII. d'Aouſt,

1 5 4 5.

a 4

L' I M P R I M E V R A V  
L E C T E V R .

*Quelle puissance Amytié puisse auoir,  
Quand la vertu y est au vif empraincte,  
Tu le pourras clèrement icy veoir,  
Apperceuant vne affection sainte  
De chaste amour si haultement attaincte  
En foy loyalle, & si bien poursuuie,  
Quelle peult cy, sans aucune contraincte,  
(Maulgré la Mort) faire taire l'Enuie.*

9

R Y M E S D E  
G E N T I L E , E T V E R -  
T V E V S E D A M E D .  
P E R N E T T E D U  
G V I L L E T L Y -  
O N N O I -  
S E .



*E H A V T pouuoir des  
Astres à permis  
(Quand ie nasquis) d'estre heu-  
reuse & seruite:  
Dont congnoissant celuy, qui  
m'est promis,*

*Restee suis sans sentyment de vie,  
Fors le sentir du mal, qui me conuie  
A regrauer ma dure impression  
D'amour cruelle, & douce passion,  
Ou s'apparut celle diuinité,  
Qui me cause l'imagination  
A contempler si haulre qualité.*

*La nuit estoit pour moy si tresobscure,  
Que Terre, & Ciel elle m'obscurissoit,  
Tant, qu'à Midy de discerner figure*

*a s N'auois*

N' auois pouuoir, qui fort me marriſſoit:  
 Mais quand ie vis que l'aulbe apparoiſſoit  
 En couleurs mille & diuerſe, & ſeraine,  
 Ie me trouuay de lieſſe ſi pleine  
 (Voyant deſi à la clarté a la ronde)  
 Que commençay louer a voix haultaine  
 Celuy, qui feit pour moy ce Iour au Monde.

Ce grand renom de ton meſlé ſçauoir  
 Demonſtre bien, que tu es l'excellence  
 De toute grace exquiſe pour auoir  
 Tous dons des Cieulx en pleine iouyſſance.  
 Peu de ſçauoir, que tu fais grand nuysance  
 A mon eſprit, qui n' a la promptitude  
 De mercier les Cieulx pour l'habitude  
 De celuy là, ou les trois Graces prinſes  
 Contentes ſont de telle ſeruitude  
 Par les vertus, qui en luy ſont comprinſes.

Eſprit celeſte, & des Dieux transformé  
 En corps mortel transmis en ce bas Monde,  
 A Apollo peulx eſtre conformé  
 Pour la vertu, dont es la ſource, & l'onde.  
 Ton eloquence auecques ta faconde,  
 Et hault ſçauoir, auquel tu es appris,

*Demon*

*Demonstre assez le bien en toy compris:  
Car en douceur ta plume tant fluante  
A merité d'emporter gloire, & prys,  
Voyant ta veine en hault stille affluante.*

*Puis qu'il t'a pleu de me faire congnoistre,  
Et par ta main, le VICE A SEMVER,  
Je tascheray faire en moy ce bien croistre,  
Qui seul en toy me pourra transmuer:  
C'est a sçavoir, de tant m'esuertuer,  
Que congnoistras, que par esgal office  
Je fuiray loing d'ignorance le vice,  
Puis que desir de me transmuer as  
De noire en blanche, & par si hault seruice  
En mon erreur CE VICE MVERAS.*

*Par ce dire ain clerelement ie m'accuse  
De ne sçavoir tes vertus honnorer,  
Fors du vouloir, qui est bien maigre excuse:  
Mais qui pourroit par escript decouer  
Ce, qui de soy se peut faire adorer?  
Je ne dy pas, si i'auois ton pouuoir,  
Qu'a m'acquiescer ne feisse mon debuoir,  
A tout le moins du bien, que tu m'aduoues.  
Preste moy donc ton eloquent sçavoir*

*Pour*

*Pour te louer ainsi, que tu me loues.*

*R, au dix ain toute seule soubmise  
 M'a, a bon droict, en grand doubtaunce mise  
 De mal, ou bien, que par R, on peult prendre.  
 Car pour errer, R, se peult comprendre,  
 Signifiant que le loz, qu'on me preste,  
 Soit vne erreur, ou que R, est riens, ou reste:  
 Mais si par R, on veult responce auoir,  
 Je dy, combien que n'aye le scauoir,  
 Ne les vertus, que ton R, m'aduoue,  
 Qu'errer ie fais tout homme, qui me loue.*

*Ià n'est besoing que plus ie me soucie,  
 Si le iour fault, ou que vienne la nuit,  
 Nuit hyuernale, & sans Lune obscurcie:  
 Car tout celà certes riens ne me nuit,  
 Puis que mon Iour par clarté adoucie  
 M'esclaire toute, & tant, qu'à la mynuit  
 En mon esprit me faict appercevoir  
 Ce, que mes yeulx ne sceurent oncques veoir.*

*Plus ie desire, & la fortune aduerse  
 Moins me permet, que puisse celuy veoir,  
 A qui elle eust par mainte controuerse*

*Faict*

Faiçt mainct ennuy, si ne fust son sçavoir,  
 Qui des Cieulx à ce tant heureux pouuoir  
 De paruenir tousiours a son entente:  
 Dont avec luy ce soulas puis auoir,  
 Que, luy content, ie demeure contente.

Si tu ne veulx l'anneau tant estimer,  
 Que d'un baiser il te soit racheptable:  
 Tu ne doibs pas, au moins si peu l'aymer,  
 Qu'il ne te soit, non pour l'or acceptable,  
 Mais pour la main, qui pour plus vendre estable  
 Sa foy vers toy, te l'a voulu lyer  
 D'un Dyamant, ou tu peulx desplier  
 Vn cueur taillé en face pardurable,  
 Pour te monstret, que ne doibs oublier,  
 Comme tu fais, la sienne amour durable.

Comme le corps ne permet point de veoir,  
 A son esprit, ny sçavoir sa puissance:  
 Ainsi l'erreur, qui tant me faiçt auoir  
 Deuant les yeulx le bandeau d'ignorance,  
 Ne m'a permis d'auoir la congnoissance  
 De celuy là, que pour pres le chercher  
 Les Dieux auoient voulu le m'approcher:  
 Mais si hault bien ne m'a sceu apparoiître.

Parquoy

Parquoy a droict lon me peult reprocher,  
Que plus l'ay veu, & moins l'ay sceu congnoistre.

Le Corps rauy, l'Ame s'en esmerueille  
Du grand plaisir, qui me vient entamer,  
Me rauissant d'Amour, qui tout esueille  
Par ce seul bien, qui le faict Dieu nommer.

Mais si tu veulx son pouuoir consommer:  
Fault que par tout tu perdes celle enuie:  
Tu le verras de ses traictz se assommer,  
Et aux Amantz accroissement de vie.

L'heur de mon mal, enflammant le desir  
Feit distiller deux cueurs en vn deuoir:  
Dont l'un est vif pour le doux desplaisir,  
Qui faict que Mort tient lautre en son pouuoir.

Dieu auuglé, tu nous as faict auoir  
Du bien le mal en effect honorable:  
Fais donc aussi, que nous puissons auoir  
En noz espritz contentement durable.

Le grand desir du plaisir admirable  
Se doit nourrir par vn contentement  
De souhaiter chose tant agreable,  
Que tout esprit peult rauir doucement.

O que

O que le faict doit estre grandement  
Remply de bien, quand pour la grand enuie  
On veult mourir, s'on ne l'à promptement:  
Mais ce mourir engendre vne autre vie.

Pour contenter celuy, qui me tourmente,  
Chercher ne veulx remede a mon tourment:  
Car en mon mal voyant qu'il se contente,  
Contente suis de son contentement.

L'ame, & l'esprit sont pour le corps orner,  
Quand le vouloir de l'Eternel nous donne  
Sens, & sçavoir pour pouuoir discerner  
Le bien du bien, que la raison ordonne.

Parquoy si Dieu de telz biens te guerdonne,  
Il m'à donné raison, qui à pouuoir  
De bien iuger ton heur, & ton sçavoir.  
Ne trouue donc chose si admirable,  
Si a bon droict te desirent de veoir  
Le Corps, l'Esprit, & l'Ame raisonnable.

Je suis tant bien, que ie ne le puis dire,  
Ayant sondé son amytié profonde  
Par sa vertu, qui a l'aymer m'attire  
Plus que beaulté: car sa grace, & saconde

Me

*Me font cuyder la premiere du monde.*

*Que d'auoir mal pour chose si louable,  
Comme a chascun son grand contentement,  
Tout bon esprit (tant soit peu raisonnable)  
Le pourra croire, & par bon iugement.*

*Mais si voulez congnoistre clerement,  
Lequel des deux à sur plaisir puissance,  
Fauldra gouster d'un meur entendement  
Lheur, & malheur de vostre congnoissance.*

*Je te promis du soir, que pour ce iour  
Je m'en irois a ton instance grande  
Faire chés toy quelque peu de seiour:  
Mais ie ne puis: parquoy me recommande,  
Te promectant m'acquiescer pour l'amande,  
Non d'un seul iour, mais de toute ma vie,  
Ayant tousiours de te complaire enuie.  
Donc te supply accepter le vouloir,  
De qui tu as la pensee rauie  
Par tes vertus, ta grace, & ton sçauoir.*

*Sçais tu pourquoy de te veoir i'eux enuie:  
C'est pour ayder a l'ouurier qui cessa  
Lors, qu'assembla en me donnant la vie,*

*Les*

Les differentz, ou apres me laissa.  
 Car m'esbauchant Nature s'efforça  
 D'entendre, & veoir pour nouvelle ordonnance  
 Ton hault sçavoir, qui m'accroist l'esperance  
 Des Cieulx promise, ainsi que ie me fonde,  
 Que me feras auoir la congnoissance  
 De ton esprit, qui esbahit le Monde.

Si le seruir merite recompense,  
 Et recompense est la fin du desir,  
 Toujours voudrois seruir plus, qu'on ne pense,  
 Pour non venir au bout de mon plaisir.

En Daulphiné Ceres faisoit encor moisson,  
 Estant a Millery Bacchus en sa boisson:  
 Parquoy ie puis iuger, voyantz les vins si vertz,  
 Que Venus sera froide encor ces deux hyuerz.

Ie puis auoir failly par ignorance,  
 Celà me fault, maulgré moy, confesser:  
 Mais que ie prenne en moy telle arrogance,  
 Que dessus vous ie m'osasse auancer:  
 Ie vous supply ne me vouloir penser  
 Si indiscrette a faire mon debuoir.

Bien est il vray, que ie tasche a auoir

b

Ce

Ce, qui m'est deu, quoy qui en ait esmoy:  
 Car si Amour, & foy ont ce pouuoir  
 De vous donner, vous estes tout a moy.

A qui est plus vn Amant obligé  
 Ou a Amour, ou vrayement a sa Dame?  
 Car son seruice est par eulx redigé  
 Au ranc de ceulx, qui ayment los, & fame.  
 A luy il doibt le cueur, a elle l'Ame,  
 Qui est autant, comme a tous deux la vie:  
 L'un a l'honneur, l'autre a bien le conuie:  
 Et toutes fois voicy vn tresgrand poinct,  
 Lequel me rend ma pensee assouie,  
 C'est que sans Dame Amour ne seroit point.

Or qui en à, ou en veult auoir deux,  
 Comment peult il faire deux Amours naistre?  
 Je ne dy pas, que ne puisse bien estre  
 Vn cueur plus grand, que croire ie ne veulx:  
 Mais que tout seul il satisfait a eulx,  
 Cela n'à point de resolution,  
 Qui sceust absouldre, ou clorre ma demande:  
 Et toutes fois ainsi qu'affection  
 Croist le desir, telle obligation  
 Peult Dame auoir a la Vertu si grande,

Que

*Que de l'Amant la qualité demande  
Double merite, ou double passion.*

*I'ay esté par vn long temps  
Deceue de l'esperance:  
Et si encor point n'attens  
D'elle plus grand' assurance,  
Que celle là, que ma foy  
Me peult promettre de foy.*

*Ie voy les vns fort contents,  
Les autres pleins de souffrance:  
De ceulx là les rys i'entens,  
De ceulx cy la douleance:  
Ces passions i'apperçoy  
Regner toutes deux en moy.*

*Ie rys du bien, ou ie tens  
En tresgrand' resiouissance:  
Et pleure, que ie pretens  
Qu'un autre en ayt iouissance:  
Ce que de mes yeulx ie voy,  
Et a grand peine le croy.*

*Toutesfois tel passetemps*

b 2 Me

Me donne encor confiance,  
 Qu'un iour ie verray le temps,  
 Que cil fera la vengeance  
 Du mal, qu'il m'a fait de soy  
 Au bien, ou ie me deçoy.

Prenez le cas, que, comme ie suis vostre  
 (Et estre veulx) vous soyex tout a moy:  
 Certainement par ce commun bien nostre  
 Vous me deburiez tel droict, que ie vous doy.  
 Et si Amour vouloit rompre sa Loy,  
 Il ne pourroit l'un de nous dispenser,  
 S'il ne vouloit contreenir a soy,  
 Et vous, & moy, & les Dieux offencer.

Soit que par esgalle puissance  
 L'affection, & le desir  
 Debattent de la iouissance  
 Du bien, dont se veulent saisir:  
 Si vous voulez leur droict choisir,  
 Vous trouuerez sans fiction,  
 Que le desir en tout plaisir  
 Suyra tousiours l'affection.

Quand vous voyez, que l'estincelle

De

De chaste Amour soubz mon effelle  
 Vient tous les iours a s'allumer,  
 Ne me debuez vous bien aymer?

Quand vous me voyez tousiours celle,  
 Qui pour vous souffre, & son mal cele,  
 Me laissant par luy consumer,  
 Ne me debuez vous bien aymer?

Quand vous voyez, que pour moins belle  
 Je ne prens contre vous querelle,  
 Mais pour mien vous veulx reclaimer,  
 Ne me debuez vous bien aymer?

Quand pour quelque autre amour nouvelle  
 Iamais ne vous seray cruelle,  
 Sans aucune plaincte former,  
 Ne me debuez vous bien aymer?

Quand vous verrez, que sans cautelle  
 Tousiours vous seray esté telle,  
 Que le temps pourra affermer,  
 Ne me debuez vous bien aymer?

Si ie ne suis telle, que soulois estre,

b 3 Prenez

Prenez vous en au temps, qui m'a appris,  
 Qu'en me traittant rudement, comme maistre,  
 Iamais sur moy ne gaignerez le prys.

Et toutesfois vous voyant tousiours pris  
 En mon endroit, vostre ardeur me conuye  
 Par ce hault bien, que de vous i'ay compris,  
 A demeurer vostre toute ma vie.

Si ie n'ay peu, comme voulois,  
 Vous reciter au long, & dire  
 Ce, dequoy tant ie me doulois,  
 Imputez le a mon cueur plein d'ire,  
 Pour n'auoir peu ouyr mesdire  
 Du bien, que ie doibs estimer,  
 Et pour qui on deburoit mauldire  
 Tous ceulx, qui m'en veulent blasmer.

O vraye amour, dont ie suis prise,  
 Comment m'as tu si bien apprise,  
 Que de mon Iour tant me contente,  
 Que ie n'en espere autre attente,  
 Que celle de ce doulx amer,  
 Pour me guerir du mal d'aymer.

Du bien i'ay eu la iouyssance,

Dont

Dont il m'a donné congnissance  
 Pour m'asseurer de l'amytié,  
 De laquelle il tient la moytié:  
 Doncques est il plus doux, qu'amer,  
 Pour me guerir du mal d'aymer.

Helas amy, en ton absence  
 Je ne puis auoir assurance,  
 Que celle, dont (pour son plaisir)  
 Amour cault me vient deffaisir  
 Pour me surprendre, & desarmer:  
 Gueris moy donc du mal d'aymer.

La fortune enuieuse  
 Voyant mon Iour passer,  
 De la nuit est ioyeuse  
 Pour me faire penser,  
 Vray ce, que le Ciel dict,  
 Pour se mettre en credit.

Mais sçauoir n'ay eunie  
 Des Planettes le cours  
 Pour congnostre ma vie,  
 Ayant autre discours:  
 Car tant que ie verray

*Mon Iour, ie ne mourray.*

*Ne trouues point estrange,  
Si, quand ne le puis veoir,  
Ie me trouble, & me change,  
Tant, qu'il me fault douloir  
Du mal, que mon cueur sent,  
Quand de moy est absent.*

*Ce que i'y suis tenue,  
Ne me faict tant l'aymer,  
Que sa vertu congneue  
Me contrainct l'estimer  
Par son loz tant requis,  
Qui m'est honneur acquis.*

*Sa grace accompaignee  
Plus, qu'a nul, i ay peu veoir:  
Parquoy pour luy suis nee,  
D'autre ie n'ay vouloir:  
Les Dieux pour moy l'ont mis  
Au bout des vrays amys.*

*O amytié bien prise,  
Que i ay voulu choisir*

*Par*

Par vraye foy promise,  
 Qui mon cueur vint saisir,  
 Quand honneur s'allia  
 Au bien, qui nous lia.

Ma fortune accomplie  
 En mon heueux sejour  
 De plaisir fut remplie,  
 Quand i'apperceu mon Iour:  
 Qui bien congneu l'aura,  
 Mon amy aymera.

Heurense destinee  
 En mon heur apparoit,  
 Ne scaichant femme nec,  
 Qui peult, ne qui scauroit  
 Euiter la moytié  
 De sa noble amytié.

D'estre d'autres requise,  
 Ny vueillez point venir:  
 Car ie suis tant apprise,  
 Que i'ay pour souuenir  
 La grandeur de son cueur  
 Estre du mien vainqueur.

b s Et si

Et si ie n'ay la grace  
 Pour meriter d'auoir  
 Ce bien, & qu'on pourchasse  
 De le me deceuoir,  
 Ma fermeté fera,  
 Qu'il se contentera.

Ma volonté plus grande, que l'effect,  
 Si elle estoit iustement mesurée,  
 Rendre ne peut mon desir si parfait,  
 Qu'elle ne soit en luy demesurée.

Et toute fois s'estant auanturée  
 De tout en tout son pouuoir mesurer,  
 Oncques n'à peu seulement endurer  
 Son moindre effort: que seroit du surplus?  
 Pour autant donc ne s'ose auanturer  
 De plus vouloir ce, qu'elle veut le plus.

Ie ne croy point ce, que vous deites,  
 Que tant de bien me desiriez,  
 Comme a celle, pour qui vous faites  
 Ce, que pour vous faire deburiez.  
 Mais quelle plus estimeriez,  
 Ou celle, qui d'un cueur tremblant  
 N'ose dire ce, que voudriez;

Ou qui le dict d'un faulx semblant?

L'une vous ayme, & si ne peut scaoir  
 Qu'Amour luy soit ou propice, ou contraire:  
 L'autre enuers vous faict si bien son debuoir,  
 Que plus ne scait, ou vous doibue complaire.

Or ie demande en si douteux affaire  
 A quelle plus debuez estre tenu?  
 Car celle là d'un cueur simplement nu  
 Pour vous se oublie, & pour soy pensue est:  
 Et ceste cy, taschant par le menu  
 A vous gaigner, de son bien se desuest.

Or bien, puis qu'ainsi le voulez,  
 Soit faict, sans y contreuenir:  
 Mais si au ranc des desolez  
 Il me fault par ce point venir,  
 Je vous supply vous souuenir  
 De regarder plus amplement,  
 Que tel en son dire ample ment,  
 Comme contre moy remply d'ire,  
 Et qu'il ne dict rien simplement,  
 Que ie n'entende, qu'il veult dire.

Dames, s'il est permis ,

Que

Que l'amour apperisse  
 Entre deux cueurs promis,  
 Faisons pareil office:  
 Lors la legereté  
 Prendre sa fermeté.

S'ilz nous disent volages  
 Pour nous en diuertir:  
 Assurons noz courages  
 De ne nous repentir,  
 Puis que leur amytié  
 Est moins, que de moytié.

Se voulantz excuser,  
 Que leur moytié perdue  
 Peult ainsi abuser  
 Tant, quelle soit rendue:  
 La loy pour nous fut faicte  
 Empruntant leur deffaicte.

Si i'eusse esté apprise,  
 Comme il failloit aymen,  
 Ie n'eusse esté reprise  
 Du feu trop allumer,  
 Qu'estaindre i'ay bien sceu,

Quand

*Quand ie l'ay apperceu.*

*Ne nous esbahissons  
Si le vouloir nous change:  
Car d'eulx nous congnoissons  
La vie tant estrange,  
Qu'elle nous à permis  
Infinité d'amis.*

*Mais puis qu'occasion  
Nous à esté donnée,  
Que nostre passion  
Soit a eulx adonnée:  
Amour nous vengera,  
Quand foy les vengera.*

PARFAICTE AMYTIE.

*Quand est d'Amour, ie croy, que c'est vn songe,  
Ou fiction, qui se paist de mensonge,  
Tant que celuy, qui peult plus faire encroire  
Sa grand faintise, en acquiert plus de gloire.  
Car l'un faindra de desirer la grace,  
De qui soudain vouldra changer la place:  
L'autre fera mainte plainte a sa guise,  
Portant tousiours l'amour en sa devise,*

*Estimant*

Estimant moins toute perfection,  
 Que le plaisir de folle affection:  
 Aussi iamais ne s'en trouue vn content,  
 Fuyant le bien, ou tout bon cueur pretent.  
 Et tout cela vient de la nourriture  
 Du bas sçauoir, que tient la creature.

Mais l'amytié, que les Dieux m'ont donnée,  
 Est a l'honneur toute tant adonnée,  
 Que le moins seur de mon affection  
 Est assure de toute infection  
 De Faulx semblant, Danger, & Changement,  
 Estant fondé sur si sain iugement,  
 Que, qui verra mon amy apparoistre,  
 Iamais fasché ne le pourra congnoistre:  
 Pource qu'il est tousiours a son plaisir  
 Autant content, que contient mon desir.  
 Et si voulez sçauoir, ô Amoureux,  
 Comment il est en ses amours heureux:  
 C'est que de moy tant bien il se contente,  
 Qu'il n'en voudroit esperer autre attente,  
 Que celle là, qui ne finit iamais,  
 Et que i'espere assurer deormais  
 Par la vertu en moy tant esprouuee,  
 Qu'il la dira es plus haultz Cieulx trouuee.

Parquoy, luy seur de ma ferme assurance,

M'asseur

*M'asseuray de crainte, & ignorance.*

*Sans congnoissance aucune en mon Printemps i'estois:  
Alors aucun soupir encor point ne gectois  
Libre sans libertté: car rien ne regrettois  
En ma vague pensee  
De molz, & vains desirs follement dispensee.*

*Mais Amour tout ialoux du cõmun bien des Dieux  
Se voulant rendre a moy, comme a maintz odieux,  
Me vint escarmoucher par faulx alarmes d'yeulx,  
Mais ie veis sa fallace:  
Parquoy me retiray, & luy quictay la place.*

*Ie vous laisse penser, s'il fut alors fasché:  
Car depuis en maintz lieux il s'est tousiours caché,  
Et quand a descouvert m'a veue, m'à lasché  
Maintz traictz a la volee:  
Mais onc ne m'en sentis autrement affolee.*

*A la fin congnoissant, qu'il n'auoit la puissance  
De me contraindre en rien luy faire obeissance,  
Tascha le plus, qu'il peut, d'auoir la congnoissance  
Des Archiers de Vertu,  
Par qui mon cueur forcé fut soubdain abbatu.*

*Mais*

*Mais elle ne permit qu'on me feist autre outrage,  
Fors seulement blesser chastement mon courage,  
Dont Amour escumoit & d'enuie, & de rage:  
O bien heureuse enuie,  
Qui pour un si hault bien, m'à hors de moy raue.*

*Ne pleures plus, Amour: car a toy suis tenue,  
Veu que par ton moyen Vertu chassa la nue,  
Qui me garda long temps de me congnoistre nue,  
Et frustrée du bien,  
Lequel, en le goustant, i' ayme Dieu sçait combien.*

*Ainsi toute aueuglee en tes lyens ie vins,  
Et tu me mis es mains, ou heureuse de vins,  
D'un qui est haultement en ses escriptz diuins,  
Comme de mon, seure,  
Et chaste tellement, que chascun l'en reuere.*

*Si mainte Dame veult son amytié auoir,  
Voulant participer de son heureux sçauoir,  
Et que par tout il tasche acquicter son debuoir,  
Ses vertus i' en accuse  
Plus puissantes, que luy, & tant que ie l'excuse.*

*Puis que de nom, & de faict trop seure*

*En*

En mon endroict te puis appercevoir,  
 Ne t'esbahis si point ie perseuere  
 A faire tant par art, & par sçauoir,  
 Que tu lairras d'aller les autres veoir:  
 Non que de toy ie me voulusse plaindre,  
 Comme voulant ta liberté contraindre:  
 Mais aduis m'est, que ton saint entretien  
 Ne peult si bien en ces autres empraindre  
 Tes motz dorez, comme au cueur, qui est tien.

Qui dira ma robe fourree  
 De la belle pluye doree,  
 Qui Daphnes enclose esbranla:  
 Je ne sçay rien moins, que cela.

Qui dira, qu'à plusieurs ie tens  
 Pour en auoir mon passetemps,  
 Prenant mon plaisir çà, & là:  
 Je ne sçay rien moins, que cela.

Qui dira, que t'ay reuelé  
 Le feu long temps en moy celé  
 Pour en toy veoir si force il à:  
 Je ne sçay rien moins, que cela.

c

Qui

Qui dira, que d'ardeur commune,  
 Qui les leunes gentz importune,  
 De toy ie veulx, & puis holà:  
 Ie ne scay rien moins, que celà.

Mais qui dira, que la Vertu,  
 Dont tu es richement vestu,  
 En ton amour m'estincellà:  
 Ie ne scay rien mieulx, que celà.

Mais qui dira, que d'amour sainte  
 Chastement au cueur suis attaincte,  
 Qui mon honneur onc ne foulà:  
 Ie ne scay rien mieulx, que celà.

Combien de fois ay ie en moy souhaité  
 Me rencontrer sur la chaleur d'esté  
 Tout au plus pres de la clere fontaine,  
 Ou mon desir avec cil se pourmaine,  
 Qui exercite en sa philosophie  
 Son gent esprit, duquel tant ie me fie,  
 Que ne craindrois, sans aucune maignie,  
 De me trouuer seule en sa compagnie:  
 Que dy ie seule? ains bien accompagnée  
 D'honesteté, que Vertu à gaignée

*A Apollo*

*A Apollo, Muses, & Nymphes maintes,  
Ne s'adonnantz qu'à toutes ceuvres saintes:*

*Là quand i'aurois bien au long veu son cours,*

*Je le lairrais faire appart ses discours:*

*Puis peu a peu de luy m'escarterois,*

*Et toute nue en l'eau me gecterois:*

*Mais ie voudrois lors quant, & quant auoir*

*Mon petit Luth accordé au debvoir,*

*Duquel ayant congneu, & pris le son,*

*L'entonnerois sur luy vne chanson*

*Pour vn peu veoir, quelz gestes il tiendroit:*

*Mais si vers moy il s'en venoit tout droict,*

*Je le lairrais hardyment approcher:*

*Et s'il vouloit, tant soit peu, me toucher,*

*Luy gecterois (pour le moins) ma main pleine*

*De la pure eau de la clere fontaine,*

*Luy gectant droict aux yeulx, ou a la face.*

*O qu' alors eust l'onde telle efficace*

*De le pouuoir en Aëleon muer,*

*Non toutesfois pour le faire tuer,*

*Et deuorer a ses chiens, comme Cerf:*

*Mais que de moy se sentist estre serf,*

*Et seruiteur transformé tellement,*

*Qu' ainsi cuydast en son entendement,*

*Tant que Dyane en eust sur moy enuie,*

De luy auoir sa puissance rauie.

Combien heureuse, & grande me dirois!

Certes. Deesse estre me cuyderois.

Mais pour me veoir contente a mon desir,

Vouldrois ie bien faire vn tel desplaisir

A Apollo, & aussi a ses Muses

De les laisser priuees, & confuses

D'vn, qui les peult toutes seruir a gré,

Et faire honneur a leur hault choeur sacré?

Ostez, ostez, mes souhaitz, si hault poinct

D'auccques vous, il ne m'appartient point.

Laissez le aller les neuf Muses seruir,

Sans se vouloir deffoubz moy asserruir,

Soubz moy, qui suis sans grace, & sans merite.

Laissez le aller, qu' Apollo ie ne irrite

Le remplissant de Deité profonde,

Pour contre moy susciter tout le Monde,

Lequel vn iour par ses escriptz s'attend

D'estre avec moy & heureux, & content.

Si i' ayme cil, que ie deburois hayr,

Et hais celuy, que ie deuerois aymr,

Lon ne s'en doit autrement esbayr,

Et ne m'en deult aucun en rien blasmer.

Car de celuy le bien dois estimer,

Et si

Et si me fuiſt, comme ſa non ſemblable:  
 Mais de ceſtuy le plaisir trop damnable  
 M'oste le droict par la Loy maintenu.

Voila pourquoy ie me ſens redeuable  
 A celuy là, qui m'eſt le moins tenu.

Si deſcharger ie veulx ma fantaſie  
 Du mal, que i'ay, & qui me preſſe fort,  
 On me dira, que c'eſt la ialouſie  
 (Ie le ſçay bien) qui faiſt ſur moy effort.  
 Mais qui pourroit eſtre en propos ſi fort,  
 Et d'argumentz ſi viuement pourueu,  
 Que ce, que i'ay de mes propres yeulx veu,  
 Soit vne folle imagination,  
 Il ſeit accroire a mon ſens deſpourueu?  
 Il me ſeroit grand' conſolation.

Ne vous faſchez, ſi a vous ie me plains,  
 Qui congnoiſſez raiſon mieulx, que celuy,  
 Pour qui ſouuent par mortz de courroux pleins  
 Donner vous puis, en m'eſcoutant, ennuy.

Ie ne le fais pour me plaindre de luy,  
 Qu'vne autre en aye au vray la iouyſſance:  
 Mais certes i'ay grand crainte, & deſplaiſance,  
 Quand i'apperçoy voſtre amytié deſioindre,

Prenant sur luy efgard, & congnoissance,  
 Qu'il me delaisse, encor pour vne moindre.

Plus ne m'en chault, la congnoissant a l'œil,  
 Comme chascun, non plus belle, que bonne:  
 Mais ce, qui plus m'est grief soubz le Soleil,  
 Et qui mon ame esbahit, & estonne,  
 C'est que par tout i'oy un bruiet, qui resonne  
 De quelque eclipse a mon Iour surueni,  
 Mais bien a moy: car il m'à preueni,  
 Tesmoing n'en veulx, que la perseuerance,  
 Par qui il est tant allé, & venu,  
 Ou moins doubtois en ma foible assurance.

Comme mon Iour, il peult par tout aller  
 Par vne mode au Soleil constumiere:  
 Lequel l'on voit monter, & deualer,  
 Tournant reueoir sa region premiere.

Car de ses rayz a toutes faict lumiere,  
 Veu qu'elles ont d'ignorance la nuit:  
 Mais il y est, comme au feu la fumiere,  
 Plus elle est noire, & plus fort il reluiet.

Mon Iour estoit assis tout aupres d'une,  
 L'entretenant a l'aise, & a repos,

D'affe

*D'affection non autre, que commune,  
Mais comme on vient d'un a autre propos.*

*Voicy Amour sur eulx gay, & dispos,  
Portant un arc, & traitz a la Gregeoise,  
Lequel lascha deux morz a la Bourgeoise,  
Et au partir luy dit, callimera:  
Lors souspeçon en mon cueur myt grand noise,  
Doubtant qu'il dist d'elle: qu'il l'aymera.*

*Je le deuoïs prendre a augure,  
Que plus, qu'elle, il m'estimera,  
Et pour ma bonne auanture,  
Mesmes qu'il est mon Imera:  
Comme disant qu'il m'aymera,  
Et que le verray enflammer,  
Ainsi que cil, qui premier à  
Mon cueur enflammé a aymer.*

*C'est vne ardeur d'autant plus violente,  
Qu'elle ne peult par Mort, ny temps perir:  
Car la vertu est d'une action lente,  
Qui tant plus va, plus vient a se nourrir.  
Mais bien d'Amour la flamme on voit mourir  
Aussi soudain, qu'on la voit allumee,  
Pource qu'elle est toujours accoustumee,*

*c 4 Comme*

Comme le feu, a force, & vehemence:  
 Et celle là n'est iamais consumee:  
 Car sa vigueur s'augmente en sa clemence.

Je n'oserois le penser veritable,  
 Si ce n'estoit pour un contentement,  
 Qui faict sentir, & veoir ce bien durable  
 Par la douceur, qui en sort seulement.

De tous les heurs c'est le commencement:  
 I'en fais tesmoing le sçavoir estimable.  
 Est ce le bien qu'on dict tant incroyable?  
 Je ne le croy, & le sçay seulement.

En lieu du bien, que deux souloient pretendre,  
 Je veulx le mal toute seule porter:  
 Fuis que malheur ainsi me veult surprendre,  
 Il est besoing qu'aprenne a supporter.

O foy, amour, plaisir, se contenter,  
 Ce n'est moyen de mon mal subuertir.  
 Helas i'ay bien cause de regretter  
 Ce, qui souloit en deux se despartir.

Vn seul ie hais, qui deux me faict aymer  
 Plus par pitié d'aveuglee ieunesse,  
 Qui trouue doux ce, que ie trouue amer,

Que

Que par instinct d'amoureuse destresse,  
 Laquelle toute au quatriesme m'adresse,  
 Le voyant tout en moy se iniquiter.

Parquoy, vaulant enuers tous m'acquicter,  
 Contraincte suis (a fin que ne m'escarte)  
 Fuyant les trois, le quatriesme quicter,  
 Pour non trembler si grosse fièvre quarte.

Aucuns on dict la Theorique  
 Estre deuant, que la Practique:  
 Ce que bien nyer on pouuoit.

Car, qui fait l'art, ià la scauoit,  
 Qui est vn poinct qu'un Sophistique  
 Concederoit tout en dormant:  
 Quand a moy, ie dy pour repliche,  
 Qu'Amour fut premier, que l'Amant.

Heureuse est la peine  
 De qui le plaisir  
 A sur foy certaine  
 Assis son desir.

Lon peult a sés en seruant requerir,  
 Sans toutes fois par souffrir acquerir  
 Ce, que l'on pourchasse

Par trop desirer,  
Dont en male grace  
Se fault retirer.

Car vn tel seruice  
Ne pretend qu'au poinct,  
Qui par commun vice  
L'honneur picque, & poinct.

Et ce trauuail en fumee deuient  
Toutes les fois, que la raison suruient,  
Qui tousiours domine  
Tout cueur noble, & hault,  
Et peu a peu mine  
Le plaisir, qui fault.

Mais l'attente mienne  
Est le desir sien,  
D'estre toute sienne,  
Comme il sera mien.

Car quand Amour a Vertu est vn y,  
Le cueur conçoit vn desir infiny,  
Qui tousiours desire  
Tout bien hault, & saint,

Qui

Qui de doux martire  
L'environne, & ceinct.

Car il luy engendre  
Vne ardeur de veoir,  
Et tousiours apprendre  
Quelque hault sçavoir.

Le sçavoir est ministre de Vertu,  
Parqui Amour vicieux est batu,  
Et qui le corrige,  
Quand dessus le cueur  
Par trop il se erige  
Pour estre vainqueur.

C'est pourquoy travaille  
En moy cest espoir,  
Qui desir me baille  
Et veoir, & sçavoir.

Estant ainsi mon espoir assure,  
Je ne crainct point, qu'il soit demesuré:  
Mais veulx bien qui l croisse  
De plus en plus fort,  
Afin qu' apparaisse

Mon

*Mon cueur ferme, & fort.*

*Et que tousiours voyé,  
Trauaillant ainsi,  
Tenir droict la voye  
D'immortel soucy.*

*Si donc il veult en si hault lieu monter,  
Qu'il puisse Amour, & la Mort surmonter,  
Sa caducque vie  
Deura soulager  
D'une chaste enuie  
Pour l'accourager.*

*Ainsi m'accompaigne  
Vn si hault desir  
Que pour luy n'espargne  
Moy, ne mon plaisir.*

*C'est vn grand mal se sentir offensé,  
Et ne s'oser, ou sçauoir a qui plaindre:  
C'est vn grand mal, voire trop incensé,  
Que d'aspirer, ou l'on ne peult atteindre:  
C'est vn grand mal, que de son cueur contraindre,  
Oultre son gré, & a subiection:*

*C'est*

*C'est vn grand mal, qu'ardente affection  
 Sans esperer de son mal alleeance:  
 Mais c'est grand bien, quand a sa passion  
 Vn doux languir sert d'honneſte vengeance.*

*Non que ie vueille oſter la liberté  
 A qui eſt n e pour eſtre ſur moy maĩſtre:  
 Non que ie vueille abuſer de fierté,  
 Qui a luy humble, & a tous deuoirs eſtre:  
 Non que ie vueille a dextre, & a ſeneſtre  
 Le gouuerner, & faire a mon plaisir:  
 Mais ie voudrois pour noz deux cueurs repaiſtre,  
 Que ſon vouloir fuſt ioinct a mon deſir.*

*Point ne ſe fault ſur Amour excuſer,  
 Comme croyant qu'il ait forme, & ſubſtance  
 Pour nous pouuoir contraindre, & amuſer,  
 Voire forcer a ſon obeiffance:  
 Mais accuſer noſtre folle plaiſance  
 Pouuons nous bien, & a la verité,  
 Par qui vn cueur plein de legereté  
 Se laiſſe vaincre, ou a gaing, ou a perte,  
 Esperant plus, que n'aura mrit e  
 Son amytié de raiſon moins experte.*

*Deux*

Deux amys ioinctz par estroicte amytié  
 Eurent, sans plus, vne dissention:  
 L'vn soubstenoit (par raison la moytié)  
 Que le Thuscan à plus d'affection:  
 L'autre disoit par resolution,  
 Que le François parle plus proprement.

Pour les vouloir mettre d'appointement,  
 Je dy, qu'ilz sont tous deux beaux a descrire:  
 Mais pour en faire au vray le iugement,  
 Celuy depeinct ce, que cestuy veut dire.

Vidi d'intorno del Parnaso fonte

Per gratia di colei, che nulla asconde,  
 Di gente piena tutto el piano e' l monte:  
 E piu vidi vn, ch'en le sacrate sponde  
 Stana de l'acque, e tre ghirlande affonte  
 Hauca d'vn Lauro, ch'ombregiaua l'onde:  
 Tal ch' Apollo disse, come dir' suole,  
 Questo fara l'honor mio gran sê vuole.

Colpa ne sei, Amor, se troppo volsi

Aggiungendo alla tua la bocca mia:  
 Ma se punir' mi vuoi di quel, che tolsi,  
 Fà che concesso il replicar mi sia:  
 Che tal dolcezza in le tuoi labbia accolsi,

Che

*Che fu lo spirito per partirsi via:  
Sò ch' al secondo bacio uscira fuora:  
Bascia me adunque, se tu vuoi ch' imhora,*

*Je suis la Journée,  
Vous, Amy, le Jour,  
Qui m' a destournée  
De fascheux sejour.*

*D' aymer la Nuiet certes ie ne veulx point,  
Pource qu' a vice elle vient toute appoint:  
Mais a vous toute estre  
Certes ie veulx bien,  
Pource qu' en vostre estre  
Ne gist, que tout bien.*

*Là ou en tenebres  
On ne peult rien veoir,  
Que choses funebres,  
Qui font peur auoir.*

*On peult de nuict encor se resjouyr,  
De leurs amours faisant amantz iouyr:  
Mais la iouissance  
De folle pitié*

*N'a*

N'à point de puissance  
Sur nostre amytié.

Veu qu'elle est fondée  
En prosperité  
Sur Vertu fondée  
De toute equité.

La nuit ne peut un meurtre déclarer,  
Comme le iour, qui vient à éclairer  
Ce, que la nuit cache,  
Faisant mille maux,  
Et ne veut qu'on sache  
Ses tours fins, & caultz.

La nuit la paresse  
Nourrit, qui tant nuit:  
Et le iour nous dresse  
Au travail, qui duit,

O heureux iour, bien te doit estimer  
Celle, qu'ainsi as voulu allumer,  
Prenant toujours cure  
Reduire à clarté  
Ceulx, que nuit obscure

Auois

*Auoit escarté.*

*Ainsi esclairee  
De si heureux iour,  
Seray assuree  
De plaisant seiour.*

CONDE CLAROS DE  
ADONIS.

*Amour avecques Psiches,  
Qu'il tenoit a sa plaisance,  
Iouoit ensemble aux eschetz  
En tresgrand resiouissance.*

*Mais bien tost il à ouy  
Bien loing lamenter vn Cygne,  
Dequoy peu s'est resiouy,  
Et l'à prins pour mauuais signe.*

*Laiſsons le ieu, ie vous pry,  
Dict il d'une voix amere  
Et allons ouyr le cry  
Du messager de ma mere.*

*Lors tous deux s'en vont bouter*

*d*

*A la*

*A la prochaine fenestre,  
Et leur veue droit gecter  
Là, ou l'Oyseau pouuoit estre.*

*Si ont veu sur vn estang  
Long & grand, comme vne Mer,  
Vn beau Cygne pur & blanc,  
Qui chantoit vn chant amer.*

*O Deesse, disoit il,  
Regnant au ciel Empiree,  
Par ton engin trop subtil  
Nostre ioye est empiree.*

*Puis que par ta grand enuie  
Au malheureux Adonis  
Tu as abregé la vie,  
Et sont ses beaulx iours finiz.*

*Et nostre poure Maistresse  
Seule au boys il à laissée  
De douleur, & de destresse  
Mortellement offencee.*

*Tant que plus ne veult porter*

*Ny le*

*Ny le vert, ny couleur gaye:  
Mais pour se reconforter  
A la mort en vain s'essaye.*

*Lors l'Enfant a ces nouuelles  
Son espouse à accollee,  
Et esbranlant ses deux esles  
En l'air à prins sa volée.*

*Lequel tant il à fendu,  
Trauersant mainte contree,  
Qu'aupres il s'est descendu  
De sa mere rencontrée.*

*Comme luy, sont arriuez  
Les Graces, & ses deux freres  
De toute ioye priuez,  
Et de tristesse confreres.*

*Qui pour donner alleeance  
A la Deesse dolente,  
Ont tous iuré la vengeance  
De la beste violente.*

*Parquoy entrant dens le boys* d z *Chascun*

Chascun desploye sa Trouffe,  
Mettant les chiens aux abboys  
Pour donner au Porc la trouffe.

Mais si bien ont pourchassé,  
Et continué leur suiçte,  
Que le Sanglier tout lassé  
N'à sceu, ou prendre la suiçte.

Parquoy toute la cohorte  
S'est estendue a l'entour,  
Et d'une corde bien forte  
Au col luy ont fait maint tour.

L'un le traynoit par la corde,  
L'esguillonnant, & hurtant,  
L'autre sans misericorde  
De son arc l'alloit battant.

Ainsi prins l'ont amené  
Deuant Venus esplouree,  
Qui pour luy à demené  
Complaincte desesperée.

Et tant de luy se douloit,

Que

*Que sans plus vouloir attendre,  
 Tout soudain elle vouloit  
 L'estrangler de sa main tendre.*

*Mais les Graces luy ont dict,  
 Qu'elle se feroit outrage,  
 A fin qu'a ce contredict  
 Elle appaisast son courage.*

*Qui eust veu alors la beste,  
 Comment morte elle sembloit,  
 Humblement baiſſoit la teste,  
 Tant de peur elle trembloit.*

*Adonc ſoubz vn arbre eſpais  
 Venus de douleur troublee  
 A commandé faire paix  
 A toute celle aſſemblee.*

*As tu, dict elle au Sanglier,  
 (Qui estoit mal aſſeuré,  
 Osé ainſi deſplier  
 Ton courroux demesuré?*

*Qui t'à meü, beste incensee,*

*d 3 D'auoir*

*D'auoir mon amy oultré?  
Et ce dict, comme offence,  
Adonis luy à monstre,*

*Qui gisoit tout estendu,  
La face descouuree,  
Dont maint soupir à rendu  
La poure Amante exploree.*

*Alors le Sanglier honteux  
S'est prosterné a genoulx,  
Et d'un son doux, & pitieux  
S'est excusé deuant tous.*

*Disant: Deesse honnoree,  
Pardonne moy ce meffait:  
Car d'ire deliberee  
Ne t'ay cest outrage fait.*

*Bien est vray, que quand ie vis  
La forme du ieune enfant,  
Certes il me fut aduis  
De veoir vn Dieu triumpant.*

*Tant me donnoit grand merueille*

*Sa chair blanche, & delicate,  
Et sa bouche plus vermeille,  
Que n'est aucune Escarlate.*

*Parquoy d'une ardeur surpris  
Je me laissay approcher,  
Me semblant un trop grand prys,  
Si ie le pouuois toucher.*

*Dont au contour d'une branche  
Pour mon ardeur appaiser,  
Descourant sa cuisse blanche,  
Ie la luy vouluz baiser.*

*Mais luy trop chault & ardent,  
Suyuant sa course adreesee,  
Se va getter sur ma dent,  
Que ie tenois abaissée.*

*Et tellement luy mescheut,  
Qu'à celle heure trop peruerse  
Au plus pres de moy il cheut,  
Tout sanglant a la renuerse.*

*Mais i' atteste tous les Dieux,*

*Juges de mon innocence,  
Que sur moy i'eusse trop mieulx  
Desiré si grand offence.*

*Et pource que la dent fait  
Si oultrageux malefice,  
Et que tant vers vous meffait  
Je veulx bien, qu'on la punisse.*

*Voicy la dent, & la hure,  
Qui ont causé tel esmoy:  
Las, de leur male auanture  
Prenez vengeance sur moy.*

*Ainsi de l'offence grande  
Le pouve Porc s'excusoit:  
Et toutesfois pour l'amande  
A la mort il s'accusoit.*

*Si grande estoit la douleur,  
Et le regret, qu'il souffroit,  
(Comme cause du malheur)  
Qu'a tout tourment il s'offroit.*

*Parquoy toute l'assistance.*

*Vont*

*Vont a Venus supplier  
De mitiguer sa sentence,  
Et son courroux oublier.*

*Desliez le donc, dict elle,  
Puis que pour mon Amy mort  
Il s'accuse a mort cruelle,  
Ayant de son faict remord.*

*Mais qu'il iure, qu'es forestz,  
Iamais plus il n'entrera:  
Ains qu'en boes, & marestz,  
Tousiours il se veault vera.*

*Et a fin que deormais  
Se souuienne du meffaict,  
Je veulx qu'il porte a iamais  
Vne marcque de son faict.*

*C'est qu'en terre l'estendrez,  
Et pour reparer l'iniure  
Les piedz autant luy fendrez,  
Que la playe à d'ouuerture.*

*A fin que par ce moyen*

*d s Ceulx*

*Ceulx, qui le rencontreront,  
Entendent le malheur mien,  
Dont, peult estre, pleureront.*

*De Venus ce mot sacré  
Ne fut point hors de sa bouche,  
Que la beste de son gré  
Dessus la terre se couche.*

*Et souffrit patiemment  
Executer la sentence:  
Puis debout bien humblement  
Remercia l'assistance.*

*Et pour monstrier qu'il vouloit,  
Que lon sceust sa desplaisance,  
N'à despuis, comme il souloit,  
Aux boys faiçt sa demeurance.*

*Toute personne assés ieune, & moins docte,  
Qu'il ne faudroit pour se experimenter  
Par vne mode & ignorante, & sottie  
Vouldra tousiours son pareil frequenter:  
Mais vn cueur hault taschera de hanter,  
Ou il verra sa perfection pleine,*

*A celle*

*A celle fin, que, pour se contenter,  
Tout bien luy soit v'sure de sa peine.*

*Celle clarté mouuante sans umbrage,  
Qui m'esclarcit en mes tenebreux iours,  
De sa lueur esblouit l'œil volage  
A l'inconstant pour ne veoir mes sejours:  
Car, me voyant, m'eust consummé tousiours  
Par les erreurs de son errante fleche.*

*Parquoy l'esprit, qui desir chaste cherche,  
En lieu de mort à eu nouvelle vie,  
Faillant aux yeulx (dont le corps souffrant seche)  
De mes plaisirs la memoire rauie.*

COQ A LASNE.

*Amy ie n'ay Lacquais, ny Page,  
Qui bien sceust faire son message,  
Ne telle chose raconter,  
Que me sens au cerueau monter  
En ceste plaine, & bel espace.*

*Mon Dieu, comme le monde passe  
En oysuete par simplese!  
Ne voit on point tant de sagesse,  
Que le plus fol demeure maistre?  
Il n'y a rien si beau, que d'estre*

*Aupres*

*Aupres de quelque beau donneur.  
 Seroit ce pas grand deshonneur  
 De la laisser ainsi pucelle?  
 Je ne dy pas, que ce fust celle,  
 Qui m'à donné l'occasion.  
 Cherchons autre occupation  
 Pour paruenir a la legere:  
 Car vouldiers vne estrangere  
 Sera toujours la mieuilx venue,  
 Pour autant, que, quand elle est nue,  
 Elle change d'accoustrement:  
 Comme celluy, qui point ne ment,  
 Quand il s'excuse sur vn compte.  
 Nul n'est tenu de rendre compte  
 (Après la paye) du receu.  
 O' qu'il est bien pris, & deceu  
 Le donlx Pigeon aux Tourterelles,  
 Laissons cela: ce sont querelles,  
 Que les Grecx eurent aux Troyens.  
 On ne veit onc tant de moyens  
 Despuis que le tabourin sonne.  
 Qui scauroit comme l'eau de Saone  
 Faiet le beau tainct au Damoilles,  
 Tant de peine ne prendroient celles  
 A distiller pour se noircir,*

(Je voulois dire a s'esclaircir)  
 Leur blanche, & delicate peau.

A mal iuger ne fault appeau:  
 Puis qu'on n'en paye, que l'amande:  
 Celuy, qui me doit, me demande.

Mais c'est chose par trop notoire,  
 Que lon nous peult bien faire croire,  
 Qu'une robe faicte a l'antique  
 Ne monstre le corps si ethique,  
 Bien qu'il soit un petit trop iuste  
 Pour courtiſaner a la buſte.

Mais i'en croirois plus toſt la preuue  
 De ſon amy, quand il la treuue  
 Sur le faict de la pipperie.

C'est ce, qui perd la confrerie  
 De ſainct Amour, qui nous ſurprent,  
 Puis qu'en lieu de donner on prent.

Or a Dieu donc, laſche iournee,  
 Puis qu'elle eſt ia tant ſeiournee,  
 Que lon n'en corne plus la priſe:  
 Tant y va le pot, qu'il ſe briſe,  
 Qui nous faict apres bon meſtier.

S'elle ſcauoit bien le meſtier,  
 On ne craindroit point le danger  
 De ce plaidoyeur eſtrangier:

Mais

*Mais qu'on le plume sans mentir  
Avant qu'il le puisse sentir.*

LA NVICT.

*La nuit estoit obscure, triste, & sombre,  
Toute tranquille, & preste a malefice,  
Tous animaux reposantz sous son ombre:  
Mais mon esprit, tresprompt a son office,  
Ne permettoit au corps de sommeiller  
Vn tant soit peu pour chose, que ie feisse.  
Parquoy contraincte en mon liect de veiller,  
Entray si fort en contemplation,  
Qu'on ne m'eust sceu en veillant resueiller:  
Lors trauaillant l'imagination  
Ie discourois plus auant, que les Cieulx,  
Auecques douce, & longue passion.  
Auis m'estoit qu'en lieu delicienx  
Ie me trouuois avec vn si grand aise,  
Que souhaiter ie n'eusse sceu de mieulx.  
Car en ce lieu tout bruiect, tout cry s'appaise,  
Et n'oit on rien, dont fort ie m'esbahis,  
Qui me donna quelque peu de malaise.  
Pour m'enquerir descouurois le pais,  
Et ne voyois que figures horribles,  
Monstres du monde & de mon Iour hais.*

*Comment*

Comment, ô Dieux, ces beste tant terribles  
 Peuent, disois ie, icy viure en silence?  
 Choses de croire a moy trop impossibles.  
 Car elles sont aptes a violence,  
 Et a les veoir ennemyes de paix  
 Les iugeriez par leur impatience.  
 Ainsi long temps d'enuie ie me pais,  
 Et de desir d'entendre vn peu leur estre,  
 Dont a present, pour vn peu, ie me tais.  
 Car ie voy là venir a main fenestre  
 Vne grand Dame, a qui font reuerence  
 Maint Laboureur, Noble, Marchât & Prebstre.  
 Car elle estoit de si belle apparence,  
 Que, pour pouuoir a elle paruenir,  
 L'vn ne faisoit a l'autre difference.  
 Mais bien voyois de tous costez venir  
 Vn si grand peuple, & gentz a si grand nombre,  
 Que de leurs noms ne me puis souuenir.  
 Et tant estoient, qu'ilz se faisoient encombre  
 Pour celle Dame attoncher, & puis suyure,  
 Comme captifz, & ioyeux de son ombre.  
 Plus la suyuoient, plus la vouloient poursuyure,  
 Son seul regard si fort les delectoit,  
 Qu'ilz ne pouuoient, sans elle, vne heure viure.  
 Vne grand Royne a son costé estoit

Deux,

(Deux, ou trois pas toutesfois plus arriere)  
 Qui sceptre d'or, & couronne portoit.  
 Mais elle alloit d'une mode si fiere,  
 Et d'un orgueil si roguement enflee,  
 Que de parler d'elle donnoit matiere.  
 Et toutesfois la plus part aemblee  
 Des poursuivantz a la Dame adressoit:  
 Parquoy vers elle accouroit l'assemblee.  
 Le plus souuent pour eulx elle oppressoit  
 Tous ceulx, qui d'elle au fort ne faisoient compte,  
 Et au besoing appart les delaissoit.  
 Mais au contraire elle estoit si tresprompte,  
 Pour auancer tous ses fauorisez,  
 Qu'elle faisoit a tous les autres honte.  
 Parquoy les siens, estans ainsi prisez,  
 Ne craignoyent point souuent a repouls  
 Ceulx, qui n'estoyent par elle autorisez.  
 Dont en peu d'heure elle vint a haulser,  
 Et tellement son grand pouuoir estendre,  
 Que les plus loings craignoyent la courroucer.  
 Et mesmement qu'elle faisoit entendre  
 A la grand Dame, a croire trop facile,  
 Qu'elle pouuoit sur les Roys entreprendre.  
 Et qu'il n'estoit chose tant difficile,  
 N'engin si dur reduict soubz son pouuoir,  
 Qui ne deuint incontinent docile.

Or

Or la grand Dame (a parler au deuoir)  
 Estoit aueugle en sa mescongnoissance,  
 Et ne vouloit ses faultes point scauoir:  
 Et pour autant en sa grande puissance  
 Se repositoit sur ceste auare Royne,  
 Remettant toute en elle sa fiance:  
 Qui par sa face attrayante, & seraine  
 Dessus la terre, & la ronde Machine  
 En peu de temps la rendit souueraine:  
 Veu qu'une Vieille hydeuse, & qui rechine  
 Tousiours des dentz de ses mains embridex,  
 Seche, & iaulnatre, a courbe, & longue eschine,  
 Loue enfoncée, yeulx rouges tous ridex,  
 Ce neantmoins songneuse, & diligente  
 A appeller les plus outrecuydex,  
 Pour sa moytié estoit demy Regente  
 Pour ceste Royne au besoing soulager,  
 Car a seruir ne fut onc negligente.  
 Ceste en ce point venoit accourager  
 Ceulx de sa sorte, & si bien leur aydoit,  
 Qu'ilz venoient tous de haine a enrager.  
 Tout chascun (presque) a les ensuyure ardoit:  
 Mais a l'escart feoit vne autre Dame,  
 Qui les mieulx nez gentement retardoit.  
 La face auoit rouge, comme vne flamme,

Et toutesfois d'une masque couuerte,  
 Se tenant loing de celle gent infame:  
 En faitz discrete, & en parler diserte,  
 Sur la grand Dame ayant tousiours l'œil droict,  
 Maulgré la Roynne a l'avarice experte:  
 Ceulx, qui fuyoient le faulx, aymant le droict,  
 La suyoient tous, & la tenoient de pres,  
 Dont ilz estoient louez en maint endroit:  
 Bien que souuent par les malings d'aupres  
 Fuissent mocquez secrettement apart,  
 Et en public par motz, & signe expres:  
 Mais la grand Dame allant en mainte part,  
 Tousiours tournoit sa veue çà, & là,  
 Dont ilz auoient, maulgré la Roynne, part.  
 Et tellement, qu'elle, voyant cela,  
 Pour les ouyr les faisoit approcher:  
 Car onc a nul elle ne se cela.  
 Quand que'qu'un d'eulx la pouuoit atoucher,  
 Et bien au long son vouloir luy deduire,  
 Elle l'auoit plus, que les autres, cher:  
 Tant qu'ilz venoient par sa clarté a luyre  
 Par dessus tous, veu qu'elle les voyoit  
 Ne la vouloir par les autres seduire.  
 Aussi desjà trop elle s'ennuyoit  
 Des importuns, & de leur grand audace,

Parquoy

Parquoy le plus elle les y'enuoyoit.  
 Lors voyoit on chascun leur faire place,  
 Bien que par fois les plus malicieux  
 Les empescheoient par fait, ou par menace:  
 Et çà, & là couroient ambitieux,  
 Qui machinantz d'un accord se rangeoient,  
 Contre les bons, avec les enuyeux:  
 Mais a la fin de despit enrageoient:  
 Car ou la Dame honteuse s'approchoit,  
 Comme confus, par les siens s'estrangeoient.  
 La Vieille alors ses cheueulx arrachoit  
 De grand douleur, & de fine destresse,  
 Et a gaigner contre eulx elle tachoit.  
 En telle foule, & si confuse presse  
 D'elles chascune a son prouffit regarde,  
 Mais complaisant tousiours a sa Maistresse.  
 Tant les suyuis, qu'en fin ie me pris garde  
 De Monstres maintz horribles, & difformes,  
 Que la grand Dame auoit là pour sa garde:  
 Lesquelz, combien que de diuerses formes  
 Ilz fussent tous, & sans estre semblables,  
 Si estoient ilz a malfaire conformes.  
 Mesbahyssant que ces gentz miserables  
 N'auoient horreur pour vn si vain desir,  
 De frequenter a l'entour de ces Dyables.

Si m'en enquis au long, & a loisir,  
 D'un poursuuant, qui d'ardeur perissoit  
 Pour paruenir au but de son plaisir.  
 Mais la clarté, qui tant plaisante yssoit  
 (Ce me dit il) des yeulx de la Princesse,  
 Tous poursuuantz en sorte esblouissoit,  
 Que plus suoyent, & trauailloient sans cesse,  
 Plus ce trauail leur estoit grand repos,  
 Et tout tourment leur seruoit de lyesse:  
 Encor que point n'eussent a tous propos  
 Si bon aspect d'elle, qu'ilz esperoient,  
 Si n'estoient ilz pour cela moins dispos:  
 Ains que tousiours apres ilz tascheroient,  
 Sans regarder que leur destruction,  
 Et temps perdu les desespereroient.  
 Parquoy, voyant leur grand confusion,  
 Je ne me peux tenir alors de rire,  
 Bien que sentisse estre vne illusion:  
 Et d'une ioye entremeslee d'ire  
 Non seulement me prins a detester  
 Ces Monstres vains, mais tresbien les mauldire:  
 Veu qu'ilz venoient le monde inquieter,  
 Et si ne sont d'eulx mesmes moins, qu'une ombre,  
 Qui le cerueau nous vient a hebeter,  
 Au libre arbitre estant fascheux encombre

POUR

Pour coulourer nostre concupiscence,  
 Noz vains desirs, & folies sans nombre.  
 Et nonobstant qu'ilz n'ayent aucune essence,  
 Par vne folle imagination  
 Nous en faisons nostre vraye science.  
 O miserable est la condition  
 De nous humains, laquelle est tousiours prompte  
 A inuenter nostre perdition.  
 Mais sur ce point ie voy l'aulbe, qui monte  
 Chassant bien loing ceste tourbe nuisante.  
 De Vaine gloire, Ambition, & Honte.  
 Si m'eslouys en la clarté plaisante  
 De mon cler Iour, que ie veis apparouistre,  
 Pour esclarcir ma nuict tresmal plaisante,  
 Comme il se faict assez de soy congnoistre.

DESESPoir TRADVICT DE LA  
 prose du Parangon Italien.

Si c'est Amour, Pourquoi m'occist il donc,  
 Qui tant aymay, & hayr ne sceux onc?  
 Et s'il m'occist, pourquoi plus outre vis?  
 Et si ie vis, pourquoi sont mes deuis  
 De desespoir, & de plainctz tous confus?  
 Meilleur m'estoit, soubdain que né ie fus,  
 De mourir tost, que de tant viure, mesmes,

Que mortel suis ennemy de moy mesmes:  
 Et ne puis, las, & ne puis vouloir bien,  
 Ne voulant celle, en qui gist l'esper mien:  
 Et ne puis rien fors ce, que veult la dame  
 De qui suis serf de cueur, de corps, & d'ame.

Estre ne peult mon mal tant lamenté,  
 Que de plus grand ne soye tourmenté:  
 Et ne pourrois monstrer si grand douleur,  
 Qu'encor plus grand ne celast mon malheur.

Las ie ne suis prisonnier, ny deliure:  
 Et ne me tient en espoir, ny deliure  
 Mon bien seruir, qui de mort prent enuie.

Ie ne suis mort, ny ie ne suis en vie,  
 Me contraingnant a plaindre mon mal aise:  
 Et raison veult toutesfois que me taise  
 Pour n'offencer ce, que seruir desire,  
 Qui mon vouloir en mille partz desire.

L'ame congnoit, que de si tres bas lieux,  
 Dont mes grandz pleurs mōrent iusques aux yeulx,  
 Iamais les voix ne peuuent estre ouyes,  
 Ny en haulteur si grande resouyes:  
 Car ce mien feu, qui peu a peu me fond,  
 Est dens mon cueur allumé si profond,  
 Qu'il ne peult pas, bien qu'il soit grand, reluire  
 Deuant les yeulx, qui pour mal me conduire

**Font le Soleil de grand honte retraire:**

*Ainsi ie meurs, estant contrainct me taire.*

*Pour moy ne voy remede suffisant,*

*Ne pour ma peine aucun moyen duisant:*

*Car mon desir à peur de desirer:*

*Qui tant plus croict, tant plus faict empirer*

*Ce mien espoir, qui peu a peu me fault:*

*Et toutesfois en moy point ne deffault,*

*N'y s'amoindrir ma grande passion:*

*Mais tousiours croict par obstination.*

*La Mort me suit, non pour paix me donner,*

*Mais seulement pour ne m'abandonner:*

*Aussi celle est, qui pallie, & adumbre*

*De mes trauaulx vn non guieres grand nombre:*

*Parquoy ie dy (sans ailleurs recourir)*

*Qu'on peult trouuer plus grand mal, que mourir:*

*Mais bien meilleur est mourir a qui ayme*

*En grand douleur, & peine tant extrefme:*

*Car, viuant, fault (miserable) qu'il sente*

*Les grandz douleurs de la peine presente,*

*Ayant tousiours du passé souuenir:*

*La craincte aussi de celles a venir*

*Incessamment luy redouble sa peinez*

*Parquoy sa foy est en espoir bien vaine.*

*Cherifz Amantz: aucun ne deubz s'offrir*

*e 4 A telle*

*A telle ardeur, peine a douleur souffrir  
 En vn espoir (plus vain, que lon ne pense)  
 D'une, peult estre, ingrate recompense:  
 Car de l'amour la force tant aigue  
 Pour bien seruir ne peult estre vaincue.  
 Et plusieurs fois (Et a la verité)  
 On voit celuy, qui à moins merité  
 Estre, pour vray, le mieulx recompensé,  
 Qui ne deubt estre a tel bien dispensé.*

*En telle guerre, ou vertu sert de vice,  
 Ne vault auoir ferme foy, ny seruire.  
 Puis donc qu'on m'oste, Et denye victoire,  
 Qui m'estoit deue, il est par trop notoire,  
 Que là, ou meurt, Et ou gloire de suiue,  
 C'est gloire aussi que tost meure la vie.*

*Aussi, ô Dieux, avec ceste mort mienne  
 Mourront mes maulx, Et ma playe ancienne,  
 Mon esperance, Et desir obstiné,  
 Et mon arbitre en mal predestiné,  
 Mon mal, ma peine avec mes fascheries,  
 Amour aussi avec ses tromperies.*

CONFORT.

*Si lon pouuoit par vn repentir cher  
 Donner remede, Et quelque exploict chercher  
 Aux maulx receuz, Et dommages passez.*

Certaine

Certainement i'en demourrois assez  
 Au dict de ceulx, qui sont perseuerantz  
 En leur amour, sans sortir hors des rancz:  
 Et qui (vrayement) sont de telle excellence,  
 Qu'en eulx vertu par longue patience  
 S'esuertuant plus fort se glorifie:  
 Nature aussi du tout s'y fortifie,  
 Et tellement, que dessus eulx Fortune  
 N'à nul pouuoir, & n'à puissance aucune,  
 Sinon d'autant, que le veult, & commande  
 L'iniuste Amour, qui raison ne demande.

Mais que te vault? Tu descharges ta Dame  
 En l'accusant: & en luy donnant blasme  
 L'honnores mieulx: Vituperant la loues:  
 La denyant plus fort tu la te adoues.  
 Et si tu veulx, comme dure, & cruelle  
 La blasonner, par raison naturelle  
 Tu la viendras, comme iuste, adorer,  
 Et en ton cueur sa vertu odorier.

Car ce, qui deubt le noud l'yer, le soult:  
 Ce, qui deuroit bien fort contraindre, absoult:  
 Et ce, que plus on destrainct, & deslye,  
 C'est ce, qui plus eternellement lye.

La haulteur sienne, ou son cueur se pourmaine,  
 (Qui la demonstre estre douce, & humaine)

*La contrainct estre en volenté trefrude,  
Comme confite en toute ingratitude:*

*Mais elle fainct, contre le sien vouloir,  
D'auoir d'amour vn constant nonchalloir:  
Car son desir, & la crainte d'iniure  
Vainct ton seruir, qui a t'aymer l'adiure.  
Parquoy ces partz, qui en toy sont amables  
D'honesteté, se font desraisonnables.  
Et son amour tressaige contredict  
A ton vouloir de raison interdicit.*

*Son sens aigu, son meur entendemens  
Congnoit assez valeur apertement,  
Et qui l'incite, & iour & nuit conuie  
A te vouloir bien, & heureuse vie,  
Et s'il n'estoit honte, qui la reuocque,  
Elle vseroit d'une amour reciproque,  
Mais quoy? Raison à sus elle pouuoir,  
La destournant de faire son deuoir,  
Et la retient a non te satisfaire  
Combien qu'elle eust volenté de ce faire.*

*Ainsi tu peulx en ton ardeur choisir  
Et ioye, & dueil, plaisir, & desplaisir,  
Doux, & amer, faueur, & deffaueur,  
Desapetit, reuoquee faueur.*

*Donc, ô Amant, prens en toy reconfort,*

**Et**

Et contre Amour vueilles toy monstrier fort.  
 Ne permetz point que desespoir dispute  
 Contre ton sens: Mais a guerdon repete,  
 Voire a tresgrande, & iuste recompense,  
 Qu'il luy desplait toutes fois qu'elle pense,  
 Que tu n'as mal, que pour luy vouloir bien,  
 Dont tu ne peulx guerir sans son moyen.

Resiouys toy, & vueilles t'estimer,  
 Veu que de toy elle se souffre aymer,  
 T'ayant tousiours au deuant de ses yeulx,  
 Et que de cueur plus triste, que ioyeux,  
 Tes plainctes voit, & sans desdain les lise,  
 D'elles aussi les piteux motz eslise,  
 Et que pour toy elle a daigné monnoir  
 La sienne main a te faire scauoir  
 Sa rendre en toy, & grand compassion,  
 Te declarant par son affection  
 Chose a autruy non iamais accordee,  
 Ny par fortune en discord recordee.

Or considere en oultre, que depuis,  
 Que tu as mis sus elle tes appuyz  
 Et desdié ta totale fortune,  
 Tu es venu trop plus hault, que la Lune,  
 En loz, & bruiet, & honorable fame,  
 Et tu te veulx laisser cheoir en diffame!

Va, remercie, & te prosterne en face  
 Deuant les Cieux, qui t'ont fait ceste grace  
 D'estre venu en ce temps pour la veoir  
 Telle, ou Nature a mis tout son sçauoir:  
 Telle pour qui, pour non la veoir, plaindront  
 Tous Siecles saintz, qui apres toy viendront.

Ne cherche point remede a prendre fin,  
 N'a te priuer de sa presence, a fin  
 Que de ta mort la nouvelle pitense  
 Ne luy causast douleur, & vie honteuse.

S'elle te veult avec pitié pourueoir,  
 Ne dois tu point plus tost desirer veoir  
 La tienne mort avec le sien honneur,  
 Que veoir sa coulpe, & ta vie en bon heur?  
 Et si elle est pour ta douleur en peine,  
 Ou en soucy, tien pour chose certaine,  
 Que son vouloir raisonnable conteste  
 A satisfaire a ton vouloir moleste.

Ayes douleur de sa peine & misere,  
 La deschargeant de coulpe si legere:  
 Prefere aussi sa sainte renommee  
 A vie estant de toy tant peu aymee.

Conforte toy, qu'elle est seule la cause  
 De ton trauail, qui ne peut trouuer pause.

Conforte toy par propos immortal,

Que

Que de ton mal le fondement est tel,  
 Que seulement pour auoir mis si hault  
 Le tien desir, & l'esper, qui te fault,  
 Celà te donne assez de recompence  
 De ton travail. Pour autant doncques pence  
 Qu'en ceste soif, & alteration,  
 Tu peulx auoir refrigeration.

Car le tourment, que tu souffres pour elle,  
 Estre te doit ioye continuelle  
 A ton esprit, & doux contentement,  
 Et au travail tresgrand allegement.  
 Car il n'est rien, tant soit grand, en ce monde,  
 Qui vaille autant, que ce mal, qui te abonde.

Or te soit donc triumpicante victoire  
 D'estre vaincu d'elle, qui est ta gloire.  
 S'elle te tient, & vainc pour son captif,  
 Son cuer sera au tien plus intentif.

S'elle te tient soubz condition serue,  
 A quelque fin, peult estre, te reserue.  
 Laisse luy donc, toy estant sien, la cure  
 De ce, qu'elle à, & a soy se procure:  
 Laisse luy donc le soing, & pensément  
 De ce, qu'est sien: Car naturellement  
 On ne veult point veoir la perdition  
 De ce, qu'on à en sa possession.

F I N.

EPI TAPHES DE LA GEN-  
 tile & spirituelle Dame Pernelle du  
 Guillet dicté cousine, trespassée  
 Lan M. D. XXXXV.  
 le XVII. de  
 Juillet.

M. S C.

*L'heureuse cendre aultresfois composée  
 En vn corps chaste, ou Vertu reposa,  
 Est en ce lieu par les Graces posée  
 Parmi ses os, que Beauté composa.*

*O Terre indigne : en toy son repos à  
 Le riche Estuy de celle Ame gentile  
 En tout sçavoir sur toute aultre subtile,  
 Tant que les Cieulx, par leur trop grand enuie,  
 Auant ses iours l'ont d'entre nous rauie  
 Pour s'enrichir d'un tel bien mescongneu  
 Au Monde ingrat laissant honteuse vie,  
 Et longue mort a ceulx, qui l'ont congneu.*

A V L T R E.

*Beauté mortelle icy en vain sousspire,  
 Puis que la Mort le corps soudain rauit.  
 Mais Vertu viue, & qui iamaïs n'empire,  
 Comme l'Esprit au Ciel, en Terre vit.*

A V L T R E

## A V L T R E.

*Si grand Esprit se sentant a malaise  
D'estre en son corps estroitement enclos,  
Comme vn gros feu en estroicte fournaise,  
Ne peut durer longuement en son clos.*

*Aussi a fin que plus ne fust forclos  
De sa celeste, & eternelle enuie,  
Laiſſa son Nom avec immortal los  
Viure pour luy ceste caducque vie.*

D. V. Z.

*Onc Perle nette en vif, & petit monde  
Son per y'eut tant en ſçauoir, & faconde,  
Que ceste n'ayt amoindry, qui giſt cy:  
De qui l'esprit par Mort non obscurcy  
Demonſtra bien, durant ſa maladie,  
Quelz ſainctz propos, ſçauoirs, & melodie  
Elle auoit ſceuz, & apprins de ſoy meſmes,  
Tant qua ſa fin propoſa ſi haultz theſmes,  
Qu'on la diſoit, comme le mourant Cygne,  
Se ſentir ià immortelle, & voisine  
Des bienheureux: ſi vertu, & ſçauoir  
Font aux humains la place aux Cielx auoir.*

I. D. V.

*Vne en ſon per nette, conſine, & ſœur*

De

De tout hault bien, suyuant le chemin seur,  
 Merite los par l'esprit d'elle ven  
 De tant de biens, & de sçauoirs pouruen,  
 Qu'on l'estimoit (en l'estat des Bourgeoises)  
 Vn parangon entre les Lyonnoises.

Sa maladie onc ne la peut greuer:  
 Car on la veit si haultement resuer  
 En saintz propos, & tresplaisantz deuis,  
 Qu'en se mourant, comme les Saintz rauis,  
 Feit telle fin, que malingz souhaitterent  
 Ainsi mourir, & les bons desirerent  
 Telle vertu, & tel sçauoir ensuyure,  
 Qui l'Ame au Ciel, & son Nom faict cy viure.

R. I. P.